

l'homme à la veste blanche

ROMAN



SBN-13: 978-1515092032 (CreateSpace-Assigned)

ISBN-10: 1515092038

© GUY BUSQUETS 2017

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits de l'ensemble du contenu du dit ouvrage.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les protagonistes et les péripéties de ce roman sont imaginaires. Toute ressemblance avec des situations ou des personnages existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

LES PREMIERES PAGES

VENDREDI 27 JUIN 1980 : A l'heure du déjeuner, le centre-ville grouille de faim et d'excitation. Un avant-goût de vacances. Une mise en bouche appréciée des besogneux qui profitent le temps d'une pause de l'ensoleillement estival. La frime la bouffe et l'exubérance animent cette tranche horaire où le monde des affaires cohabite avec celui des petites gens. Les serviettes de cuir côtoient les sacs plastiques, les robes Prisunic aguichent les cravates Cardin, les chaussures crocodile font du pied aux escarpins discount. C'est l'union sacrée. L'entente possible du rêve et de la réalité. Une réalité gastronomique. Bordeaux n'est qu'une immense cantine qui gomme les disparités le temps d'une pizza, d'un hot dog ou d'une entrecôte. Tout le monde est égal dans la fringale. Du moins en apparence. Vincent Marin, bien qu'attablé à la terrasse d'un café restaurant de la place de la comédie n'a pas faim pour autant. Il ne mange pas mais se régale néanmoins du spectacle de la rue qu'il savoure de nonchalance. Un flegme qui comme sa bière pourrait être britannique.

Un flegme de façade.

Vincent bouillonne à l'intérieur. Il se contient. Se retient. Flirte longuement avec sa bière avant de consommer. Ses lèvres caressent la mousse qu'il disperse d'un souffle léger. Une brise. Une bise. Un baiser de Juda. Une trahison dont il est la fois la victime et l'instigateur. Il boit en connaissance de cause. De cause à effets. Les effets dévastateurs d'un mauvais mariage. De l'union contre nature des boissons alcoolisées et des médicaments surdosés. Il le

sait. C'est pourquoi il tempore, repoussant au maximum l'instant où il se fera plaisir. Sa langue s'épaissit. Ses papilles s'excitent. Sa bouche s'assèche de trop attendre. Une attente masochiste qui accroît une envie dont il ne peut plus résister. Vincent porte lentement son verre à sa bouche. Il en tremble d'émotion, à moins que ce soit de parkinson ou d'épilepsie. Peu importe l'origine de la tremblote, l'important c'est de ne pas perdre une goutte de ce précieux liquide qu'il ingurgite d'un seul coup. Un coup de canon qui explose son corps et son cerveau. Une semonce qu'il ignore de bien-être. Un bien-être perturbé par la poche publicitaire qui s'appuyait contre son tibia et qu'une glissade imprévue étale à ses pieds. Vincent redresse de réflexe cette poche au contenu couteux. Un pantalon hors de prix qu'il regrette déjà d'avoir acheté. Une dépense inconsidérée dans une boutique de luxe dont la notoriété semblait une garantie suffisante de qualité et de sérieux. Le pantalon ne lui convenait pas, le prix non plus, mais le charme persuasif de la vendeuse avait forcé la vente. Vincent Marin s'en veut de s'être laissé manœuvrer. Ce n'est pas nouveau. Il n'a jamais su acheter. C'était toujours Monique qui le faisait pour lui. A l'évocation de son ex-femme une montée de blues étreint sa gorge et embrume son regard. Vincent ferme ses paupières sans pour autant endiguer le flux des images du passé. Il rouvre ses yeux en désespoir de cause. Une cause perdue. Un égarement. Une gare d'arrivée.

Retour au présent.

Un retour animé. Ça s'agite de partout. Ça fourmille. Ça tourbillonne autour de Vincent qui cherche un point d'ancrage pour fixer ses idées. Son regard accroche la façade du grand théâtre, monument solide et majestueux, qu'il pénètre de rêverie. Son imaginaire investit ce haut lieu du lyrisme et des entrechats, vagabondant sans but et sans

contrainte dans le dédale des coulisses, des loges et des décors.

Un décor qui se dilue.

Un fondu enchaîné qui bascule sur une apparition improbable. Improbable mais réelle. La réalité d'un homme vêtu d'une veste blanche, qu'il a par deux fois aperçu dans la matinée. L'homme à la veste blanche traverse le cours du Trente Juillet à la hauteur de la rue Esprit des Lois et s'engouffre dans une BMW grise garée sur le terre-plein des Allées de Tourny. Le véhicule démarre sur les chapeaux de roues, contourne la place de la comédie et passe en trombe devant le café où consomme Vincent. La BMW que l'orange d'un feu n'a même pas ralentie, disparaît dans le flot d'automobiles qui s'écoule vers les quais. C'est qui cet inconnu à la silhouette familière ? Une familiarité qui intrigue Vincent. Qui le perturbe. Qui le met mal à l'aise. Pour se donner une contenance Vincent regarde sa montre. Un réflexe idiot puisque personne ne l'attend. Il a tout son après-midi, toute sa soirée, toute sa vie devant lui, mais il ne tient plus en place. Ses pensées sont accaparées par l'homme à la veste blanche. Une prise de tête qui l'angoisse et le perturbe. Vincent a besoin d'une autre bière. Il passe commande. Aussitôt servie, aussitôt descendue. Cul sec. Sec et plombé. Ses lourdes fesses le scotchent sur son siège. Un siège qui n'est pas éjectable. Il doit s'arracher de lui-même.

Garçon l'addition !

Vincent jette quelques pièces de monnaie dans une soucoupe, se ravise, épluche les deux tickets, effectue mentalement un nouveau calcul et complète avec quelques francs supplémentaires. Au moment de se lever, une torpeur envahit son corps. Une chiffre molle. Une mounaque* désossée. Une méduse hors de l'eau. Médusé mais pas complètement pétrifié, il réussit à se lever, s'accrochant à sa

poche comme à une bouée de sauvetage. Il flotte. Ondoie. Titube légèrement. Une légèreté qui le porte sur les quelques mètres qui le séparent de la rue Sainte-Catherine où il plonge d'angoisse et d'obligation. C'est son chemin. Un cheminement qu'il connaît d'habitude, même si ce vendredi n'est pas comme les autres.

C'est le dernier du mois de juin.

En ce début des années quatre-vingt, Havas Voyage, Dim, Camping Gaz, Cacharel, et tant d'autres, s'évertuent à faire respirer un peu de Costa Brava, de Mexique ou de Tunisie à la foule qui s'étire mollement dans cette interminable rue piétonne.

La plus longue d'Europe.

Vincent se fraye un passage au milieu d'acheteurs en puissance agglutinés devant des boutiques qui tardent à rouvrir. Il sourit à un groupe de filles. Elles ne le voient même pas. Tout le poids de sa désespérance l'accable de nouveau. A quarante-quatre ans il a déjà l'impression de ne plus exister. Vincent dévisage un homme à la chevelure argentée qui marche à ses côtés. C'est un de ces vieux-beaux qui s'efforcent par tous les moyens de préserver leur séduction. Vincent ne peut s'empêcher de le haïr, faisant inmanquablement la comparaison avec celui qui lui a pris Monique. Du pareil au même. Une même suffisance. Une réussite qui s'étale. Qui se voit. Ou du moins qui s'entrevoit. Vincent n'ose pas fixer ce quidam qu'il croise par hasard. Un hasard qui lui renvoie avec netteté et précision le visage de Jean Michel Gonzalez. Un visage qui l'a marqué. Marqué par la haine. Une haine spontanée. Dès leur première rencontre Vincent avait reconnu en lui un ennemi. Il avait dans ses manières l'arrogance et l'assurance des hommes qui volent les femmes des autres. Porté par sa colère, Vincent atteint rapidement le cours d'Alsace et Lorraine que des vagues de

piétons franchissent aux ordres des feux tricolores. Les arrêts de bus sont répartis de part et d'autre de la rue Sainte-Catherine. Vincent n'est pas fixé sur le choix de la ligne. Il se rend à la Bastide, quartier populaire de la rive droite desservi à la fois par le quatre et le cinq. Il prendra le premier qui se pointera. La grappe humaine qui s'agglutine autour du poteau du cinq s'agite à l'arrivée d'un autobus au museau plat et carré qui s'immobilise à sa hauteur. Vincent qui poireautait devant le quatre, traverse la rue Sainte-Catherine pour rejoindre à temps les dernières personnes qui s'engouffrent dans la bête.

Un monstre de longueur articulé en son milieu.

Une nouveauté qui passe mal dans les ruelles.

Vincent aussi a du mal à passer. Il force le passage pour atteindre le boîtier orange du compostage de tickets. Le bus est bondé. Vincent pousse vers le fond à la recherche d'une place assise. Ne trouvant rien, il s'accroche d'une main à une poignée de plastique blanc qui pend au-dessus de son front et sans lâcher sa poche de pantalon se cale solidement sur ses pieds pour mieux absorber la secousse du démarrage.

Une secouée.

Un choc.

De l'autre côté de l'épaisse vitre de l'autobus, Vincent aperçoit l'homme à la veste blanche. Un face à face glacial. Une glace. Un miroir. Un reflet à l'identique. Un visage tout en longueur. Un nez étroit. Des lèvres fines. Des yeux au bleu délavé. C'est son portrait. Un clone presque parfait s'il n'y avait les fringues pour les différencier. Une différence de classe. La grande classe. Le grand chic. L'élégance. Ce n'est pas le cas pour Vincent qui bouscule grossièrement les passagers du bus pour se frayer un chemin jusqu'à la porte de sortie. Il joue des coudes, peste, s'énerve, appuie sur le

bouton d'ouverture. Trop tard ! Le lourd véhicule de la CGFTE s'ébranle lentement.

Vincent Marin sous le coup de l'émotion écourte son trajet en bus.

Il descend de l'autre côté du pont de pierre. Côté Bastide. Place Stalingrad. C'est loin de chez lui mais rien de tel que la marche pour dissiper ses angoisses et reprendre ses esprits. Vincent déambule dans les rues de la Bastide avec son achat du jour qui l'encombre de volume et de visibilité. Il le cache sous son bras, dissimulant partiellement les inscriptions publicitaires trop voyantes à son goût. Vincent rase les murs. Baisse la tête. Evite le regard des gens qu'il croise. Pas grand monde en fait. La chaleur caniculaire du début d'après-midi n'incite pas à la promenade. Il fait trop chaud pour marcher. Pas pour Vincent qui tourne et qui vire au hasard des rues. Il pense trop à l'homme à la veste blanche pour rentrer directement. Une direction incertaine. Un labyrinthe pour étrangers. Des rues, des croisements, des impasses et des passages qu'il arpente de connaissance. Il est dans son élément. Vincent plonge sans retenue dans l'atmosphère rassurante du quartier de sa petite enfance. C'est ici qu'il jouait aux billes, aux bertoles* et au tour de France*. C'est ici qu'il meublait ses jeudis et une grande partie de ses vacances scolaires. Rien n'a changé. La petite place ceinturée de commerces et d'échoppes respire depuis toujours les mêmes poussières que dispersent à coup de carreaux quelques irréductibles joueurs de pétanque. Les habitués, installés à demeure aux terrasses des cafés contemplent avec détachement cette interminable partie commencée dans la nuit des temps. Des images remontent. Une remontée de nostalgie qui l'apaise et le calme.

Un calme qui ne dure pas.

De l'intérieur d'un bar un homme l'interpelle. Une apostrophe bruyante qui le cible. Vincent a la désagréable sensation de devenir le point de mire de toute la place. Il y a maldonne. C'est une erreur. Une erreur qui se répète. Son prénom est à nouveau clamé.

C'est bien lui qui est visé.

Vincent fouille du regard la pénombre enfumée du troquet et reconnaît Maurice Barrabet qu'il n'avait pas revu depuis une bonne décennie. Il lui adresse un geste amical et reprend sa marche. La voix de Maurice récidive de plus belle le stoppant net. Un arrêt obligé. Une obligation dont il ne peut pas se dérober.

Vincent fait marche arrière.

Une volte-face dont il est coutumier. Une habitude qui lui colle à la peau. Une peau de chagrin. C'est pas la joie, mais il faut y aller. Vincent se fait violence pour pénétrer dans le bar peuplé de familiers. D'un pas hésitant, il rejoint Maurice qui déborde d'une jovialité et d'une bonne humeur que la quarantaine n'a pas entamées.

- Tu évites tes potes ?

- Je ... ça fait une paye qu'on s'est pas vus... je t'avais pas reconnu.

- Moi par contre, je t'ai reconnu, t'as pas changé Vincent, tu as toujours ta gueule de premier de la classe... une gueule de fayot.

- Un fayot grisonnant !

- Te plains pas, il vaut mieux être gris que chauve. T'as vu mon crâne ? Un œuf d'autruche.

Maurice éclate de rire. Un rire poussif et communicatif qui autrefois déclenchait l'hilarité collective. Vincent ne bronche pas. Maurice ne le fait plus rire.

- Qu'est-ce que tu fous ici Momo ?

- Rien ! Je passe et je repars.

- Toujours en vadrouille ?

- Un jour ici, le lendemain ailleurs, aucune attache, je vis au présent et le présent c'est maintenant, c'est ici, et ici il fait soif. Qu'est-ce que tu bois ?

- Rien... Je...

- Un petit jaune ? Une mousse ?

C'est tentant. Vincent hésite à répondre. Son estomac le fait pour lui en gargouillant le trop plein des bières consommées en ville. Des nausées et des aigreurs remontent dans sa bouche. Ce n'est pas le moment d'en rajouter. Pas d'alcool. Un café à la rigueur. Réalisant qu'il n'a rien mangé depuis la veille, il se ravise et commande un chocolat avec un croissant. Il en rajoute. En fait des tonnes. Des tonnes et des tonnes. Un dérapage incontrôlé. Vincent s'empêtre dans des explications alimentaires et des justifications horaires dont tout le monde s'en fout. Le patron, un tavernier de la vieille école que Vincent a toujours connu derrière ce même comptoir, exécute la commande sans se poser de question et réapprovisionne automatiquement les chopes et les verres vides qui traînent sur le zinc. Le grassouillet consommateur qui accompagne Maurice dans sa beuverie ne lui est pas inconnu. Un lointain complice de jeunesse. Vincent ne fait aucun effort pour replacer dans le temps ce visage gonflé de bière et de pastis. Il l'ignore totalement. Vincent qui est là par politesse et non par plaisir, se force à écouter Maurice Barrabet qui raconte les banales péripéties d'un vieux garçon à l'étranger. Une vie en clair-obscur qu'il se persuade ensoleillée. Conducteur d'engins pour une importante entreprise de travaux public dont les marchés le promènent dans les anciens pays francophones, il vient de terminer un important chantier dans le Sud Oranais.

- Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas ? Tu n'en avais pas assez de tes vingt-huit mois de crapahut.

- C'est différent, je n'ai ni le même uniforme ni les mêmes outils.

- Tu n'as pas envie de te fixer ? Cette vie ne doit pas avoir que du bon.

- Elle me convient. Je me fais suffisamment de pognon pour jouer à l'américain et cramer en une nuit ce que tu gagnes en un mois.

- Il y-a autre chose dans la vie. Il n'y a pas que la fête.

- Je suis célibataire et heureux de l'être. Tout le monde ne peut pas avoir ta chance, les femmes comme Monique ne courent pas les rues.

Vincent blêmit. Son regard de chien battu en dit plus long qu'un numéro spécial d'Ici Paris. La rondouillarde épave imbibée d'alcool, que Vincent s'efforce d'ignorer, se penche vers Maurice et lui glisse quelques mots à l'oreille.

- Je suis désolé Vincent, j'ignorais...

- Tu n'as pas à t'excuser, tu ne pouvais pas savoir.

Maurice s'efforce de rattraper sa gaffe en orientant la conversation sur le football, les Girondins, la Bastidienne. Vincent regrette de s'être arrêté dans ce bistrot. Il voudrait partir, mais a du mal à prendre congé de ses compagnons. Multipliant les excuses et les formules de politesses, il annonce à qui veut bien l'entendre qu'il doit se rendre chez son coiffeur. Tout le monde s'en fiche éperdument. Vincent quitte dans l'indifférence générale le troquet de son adolescence. Un bar de copains qu'il fréquentait de désœuvrement. Un lieu de réunions et de rencontre où se refaisait le monde.

Un monde qui ne le concerne plus.

Vincent ayant clamé qu'il été venu dans le coin pour se faire couper les cheveux, se sent obligé en quittant le bar de pousser la porte du salon de coiffure voisin. Il n'en a pas besoin, mais cette échoppe où cinq personnes meublent leur

attente en feuilletant des magazines aux informations périmées est un refuge bienvenu. Bienvenu chez Lino ! Vincent salue son pote coiffeur qui lui répond sans lâcher la tête qu'il transforme à coups de ciseaux et de rasoir et prend place au bout de la rangée, sur la dernière chaise de libre. Les yeux posés sur un Paris Match qu'il ne lit pas, il écoute Lino. Il ne peut pas faire autrement tant il parle haut et fort pour que sa voix ne soit pas recouverte par le ronronnement du séchoir à main. Il parle et il raconte. Des racontars de quartier. Des potins et des anecdotes qu'il narre avec une verve colorée qui déclenche les rires et la bonne humeur générale. Vincent se laisse bercer par cette voix qui petit à petit se fait sienne. Cette voix c'est sa jeunesse. Une époque proche et lointaine à la fois. Vincent aime se plonger dans cette atmosphère qui ressuscite les souvenirs d'une époque où Lino n'avait pas cette imposante moustache qui le caractérise, mais possédait déjà cette morphologie de sportif accompli qui le différencie des caricatures fragiles et précieuses des hommes de sa corporation. Une différence de taille. De taille et de comportement. Sa renommée locale ne s'est pas bâtie dans les soirées mannequins ou les concours de bouclettes, mais sur les rings de France et de Navarre.

C'était un beau boxeur.

Beau et bon.

Bon et Prometteur.

Vincent avait assisté à son premier combat. Une réunion d'amateurs dans un gymnase de banlieue. Tous les footballeurs étaient venus soutenir Lino, le petit frère du gardien de but de l'équipe. Vincent découvrait un sport qu'il ne connaissait que par les coupures de presses ou les bandes d'actualités cinématographiques. Une ambiance électrique. Une salle enfumée. Des cris. Des injures. Des applaudissements. Une découverte pour Vincent qui ne connaissait

rien de ce sport à la violence codifiée. Il était séduit et impressionné. Une impression de bravoure et de brutalité provoquée d'ignorance. Vincent apprit par la suite à aimer la boxe, à connaître ses rites, à respecter les combattants quelle que soit l'issue du combat. Une issue dramatique pour Lino. Une fracture de la mâchoire neutralisa ses ambitions pugilistiques une semaine jour pour jour après le fameux week-end où Vincent rencontra Monique. Ce soir-là, la horde des footballeurs en goguette dont faisait partie Vincent, croisa Lino et sa petite amie à l'entrée du bal. Des rires et des embrassades. Des plaisanteries de salle de garde. Des allusions grivoises qui tournaient autour d'une rosette* plus ou moins respectée des boxeurs. Lino s'extirpa non sans mal du groupe qui le repoussait vers l'intérieur. Pour lui la fête était finie. Il était déjà dans son prochain combat. Vincent et la presque totalité de l'équipe première qui l'après-midi remporta le tournoi de Pâques, s'engouffrèrent bruyamment dans le chapiteau de planches et de toile qui abritait le bal. Toute sa vie sociale tournait autour de cette bande qui s'était formée sur les bancs de la communale, avait grandi sur les terrains de foot, et a vieilli au café des sports. Des copains de jeunesse que la vie n'avait pas encore déformés, querellés, séparés. Il se sentait tellement bien avec eux, que même sa timidité s'effaçait. D'ailleurs ce soir-là, Vincent était l'un des plus excités, et pour cause, c'était lui qui avait marqué le but victorieux. Depuis la remise de la coupe, ils n'avaient cessé de fêter cette grisante et surprenante victoire à coup de canettes de chopes et de gobelets. Ils étaient chaud bouillants. Bouillants mais corrects. Leur intrusion bien que bruyante ne détourna aucun gambilleur de son pas.

L'orchestre jouait un cha-cha-cha.

Vincent ne se sentait pas en état d'attaquer cette danse latino-américain et préférait attendre une musique plus

langoureuse. La pénombre annonciatrice d'un slow déclencha un concert de voix désynchronisé. Un chœur d'hommes qui chuchotait l'éternel « Vous dansez mademoiselle ? » Vincent invita une fille qui se trouvait là par hasard. Elle refusa. Il continua à chercher dans le noir, écrasant les pieds des mères chaperonnes et des non-danseurs sagement assis sur les bancs. Leurs grognements et leurs injures l'obligèrent à changer d'itinéraire. Il traversa la piste, jouant des coudes et des épaules pour s'ouvrir dans la jungle des couples enlacés un chemin qui se refermait immédiatement après son passage. Un passage forcé vers l'estrade où six moustachus, ibériques et bronzés, massacraient une mélodie des Platters. Vincent poussait et bousculait avec une telle énergie qu'il ne vit qu'au dernier moment la jeune fille plantée sur son trajet. Elle lui tournait le dos apparemment plus intéressée par les musiciens que par la piste de danse. Vincent stoppa net. Net et flou. Le flou d'une chevelure blonde qui lui faisait écarquiller les yeux. Une mise au point. Une précision. C'était bien d'une fille qu'il s'agissait. La tentation de l'inviter était grande. Une grande hésitation. Une interrogation. Comment était-elle ? Et si c'était une vieille ? Il prit sur lui et se hasarda à tapoter son épaule. Un visage de poupée éclairé par un sourire juvénile se retourna sur lui. Un retournement de situation. Une situation embarrassante. Un embarras qui les pétrifiait. Les deux jeunes gens restèrent un long moment face à face, immobiles et silencieux. Un silence que Vincent s'efforça de rompre en lançant dans un murmure inintelligible une invitation à la danse.

Elle répondit oui.

Il répond de même à Lino qui l'arrache à sa rêverie. C'est à son tour de prendre place dans l'énorme fauteuil rouge et noir que son coiffeur de toujours adapte à sa morphologie. Un ajustement technique. Un réglage

d'inclinaison et de hauteur pour officier de facilité et de confort. Un confort qu'apprécie Vincent. La tête rejetée en arrière au-dessus du bac à shampooiner, il se délecte de cet instant privilégié où Lino lui lave les cheveux. Vincent se laisse aller à la douceur du massage. Il ne pense à rien. Le vide le plus complet. La pression de l'eau tiède qui draine en jets serrés l'écume savonneuse du shampooing spécial amis, annonce la fin de ce petit plaisir qu'il savoure pleinement. Le rinçage terminé Vincent se repositionne. Une position bancale. Il aimerait essayer une coupe plus jeune et plus moderne, mais n'étant pas fixé sur le style définitif, hésite, bute sur les mots, emmêle ses phrases et s'abandonne finalement à l'initiative de Lino qui attaque sans retenue la masse humide de sa chevelure. Un dégrossissage de taille. Une taille interrompue par une voix tonitruante.

- Vous pouvez me prendre avant seize heures ?

Après un rapide coup d'œil aller-retour entre la pendule et les patients en attente, Lino refuse poliment le client que Vincent entrevoit dans l'encadrement de la porte. Un client à la silhouette familière.

C'est l'homme à la veste blanche.

Au risque de se faire couper une oreille, Vincent s'arrache de son fauteuil pour bondir vers la porte qu'il franchit un poil trop tard. Une énorme BMW au gris métallisé et aux chromes étincelants démarre sous son nez dans un concert crescendo de moteur turbo et de Klaxon italien.

- Lino, cet homme tu le connais ?

- C'est la première fois que je le vois.

- Tu n'as rien remarqué sur son visage ?

- Pas spécialement. Pourquoi ?

L'inquiétude cède la place à la peur. Une peur panique qui transparait. Qui se voit. Que voit Lino. Changement d'attitude et de comportement. Il termine son

travail sans prononcer la moindre parole. Vincent quitte le salon de coiffure abandonnant à Lino un pourboire inhabituel. Il est tellement perturbé qu'il en oublie son achat. Un des clients le course pour lui remettre le pantalon. Vincent le remercie confusément, reprend sa marche, tourne, vire, revient en arrière, s'arrête devant les vitrines pour observer discrètement les piétons et les voitures. Aucune veste blanche. Encore moins de bm grise. Tout au bout du cours Le Rouzic, Vincent rejoint l'avenue Thiers qu'il remonte de quelques pas en direction du pont de pierre. Un contre sens voulu qui le conduit devant la devanture d'un fleuriste voisin du commissariat. Les fleurs sont un prétexte. Il est là pour les flics. Ils se doivent de le protéger. Mais le protéger de quoi ? Cet homme ne lui a rien fait. Il entrevoit un court instant le ridicule de sa situation et reprend sa marche. Un marche ou crève. Pourquoi crever ? Il n'est pas forcément en danger de mort. La peur lui trouble l'esprit. Un mauvais esprit. Une hantise qui ne le lâche pas. Une lâcheté dont il est coutumier. Courage fuyons ! Une fuite inutile. Il peut être partout. Au coin d'une rue. Derrière une porte. Dans une futaie. Vincent se sent épié, suivi, traqué. Il change continuellement de rue et d'itinéraire cherchant à le semer. Mais semer quoi ? Un fantôme ou un mirage ? Ni l'un ni l'autre. Il est bien réel. Il le sent. Il est tous près. Vincent se retourne brusquement. Il n'y-a aucune veste blanche. Aucun sosie. Pas même un promeneur. Vincent ralentit sa marche et réajuste son souffle. C'est son imagination qui donne à un inconnu ses propres traits. Personne dans le salon n'a remarqué la ressemblance.

Vincent respire un grand coup.

Une aspiration à la sérénité. Un sifflement qu'il sort du bout de ses lèvres. Un air qui se veut rassurant mais, qui ne l'apaise pour autant. Vincent trimballe son angoisse

jusqu'à la porte de son domicile qu'il referme exceptionnellement de tours de clés et de verrous. Il se barricade de sécurité. Une protection qui n'arrête pas la peur. Une peur passe muraille et passe fringue qui le pénètre jusqu'aux os. Des eaux usées. Vincent est lessivé. Vidé. Epuisé par le manque de sommeil. Quelques heures de repos s'avèrent nécessaires. Encore faut-il pouvoir dormir ? Vincent gagne la salle de bain où il sait trouver les remèdes à son insomnie. Des remèdes et des palliatifs rangés de désordre dans une armoire murale saturée de n'importe quoi. Vincent ne farfouille pas longtemps pour trouver son bonheur. Un bonheur médicalisé qu'il avale sans compter. Il se dose au pif et à l'œil. Un œil qu'il a du mal à fermer même avec une montagne de cachets. Il va néanmoins essayer de dormir pour être en superforme ce soir.

C'est son jour de sortie.

Pour faire passer les pilules Vincent ouvre à fond un des robinets du lavabo et y colle sa bouche pour laper goulûment son eau insipide et javellisée. Toute la pièce est éclaboussée. Son visage aussi. Il s'essuie avec le coin d'une serviette évitant de déranger sa coiffure impeccablement brushée. Sa coupe lui plaît. Lino est vraiment un champion. Vincent rejoint le séjour et se laisse lourdement tomber dans un fauteuil au cuir défraîchi et râpeux. Ce grand salon aux fenêtres éternellement fermées transpire de moisi et de vieillesse. Des odeurs indissociables. Un mélange aphrodisiaquement familier. Une familiarité rassurante confortée par les effets des tranquillisants. Son esprit dérive. Il flotte. Il divague. Une vague blanche qui le submerge. Blanche comme la veste de l'homme qui perturbe sa bienheureuse léthargie. Son image bouscule toute ses pensées pour s'imposer totalement. Il est là devant lui. Son fasciés occupe toute la pièce. Une pièce aux rideaux tirés et aux volets clos.

Vincent ferme les yeux pour effacer cette image. Un clignement de paupières qui remet les compteurs à zéro. Un zéro pointé. Une pointe d'ironie. Il se moque de lui-même. Il est seul dans le séjour. Un séjour calfeutré de pénombre. La vraie pénombre. Celle des maisons qu'on isole de l'été. Celle de ses vacances scolaires dans le Périgord de tante Marcelle. Cette obscurité sécurisante ravive les souvenirs. Vincent pense à cette famille qu'il n'a plus revue depuis le décès de sa grand-mère paternelle. Qu'est devenue Marcelle la sœur de son père ? A-t-elle un fils ? Existe-t-il un parent ignoré qui expliquerait cette ressemblance. Vincent ne connaît pas grand-chose sur sa propre famille. Du côté de sa mère c'est le néant. L'ignorance totale. Le vide absolu. Elle débarqua dans le Sud-Ouest dans les années vingt. Elle venait de Pologne. Une immigrée comme tant d'autres. Une blonde aux yeux bleus, ravissante et perdue. Vincent ne sait rien d'autre sur sa mère. Motus et bouche cousue. C'est normal pour une couturière. Une normalité dont il s'accommodait. Pas aujourd'hui. Un brutal besoin de connaissances généalogiques le pousse vers une armoire qui grince d'oubli. Une armoire saturée de vieilleries où il exhume une boîte métallique rongée par le temps. Vincent reconstitue mentalement l'image du couvercle, restaurant dans son éclat initial la fille aux nattes tressées qui s'appliquait à écrire le nom d'un chocolat.

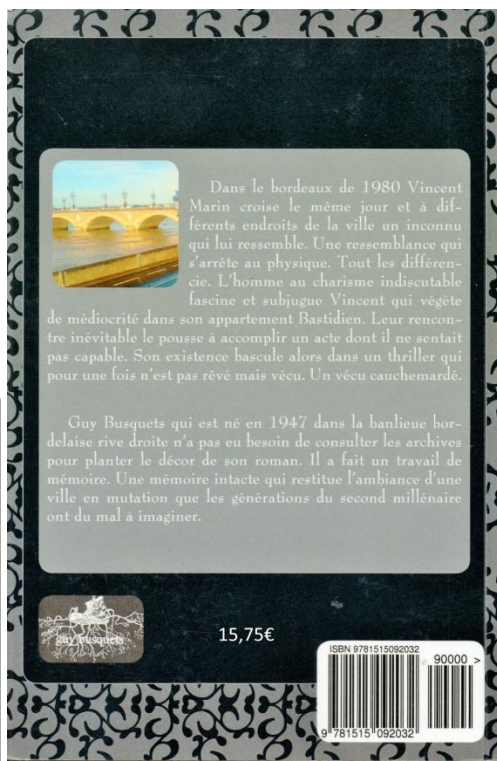
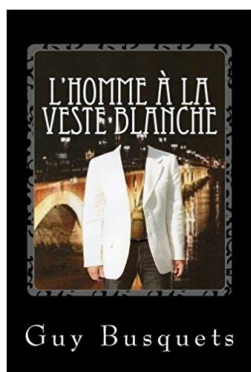
Il ouvre la boîte.

La retourne.

Renverse son contenu sur le plancher.

Des coupures de presse, quelques lettres, des papiers jaunis et des clichés d'un monde figé en noir et blanc. Des tranches de vie. Des portraits. Des souvenirs. Rien de nouveau. Il connaît toutes les photos mais affectionne particulièrement celle où son père coiffé d'un chapeau

POUR EN LIRE PLUS



https://www.amazon.fr/lhomme-veste-blanche-Gu.../.../ref=sr_1_1...